



Les Stoïciens

Cléanthe Diogène Laërce
Plutarque Cicéron Sénèque
Épictète Marc Aurèle

TEXTES TRADUITS
PAR ÉMILE BRÉHIER,
ÉDITÉS SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE-MAXIME SCHUHL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

Les Stoïciens

TEXTES TRADUITS PAR ÉMILE BRÉHIER,
ÉDITÉS SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE-MAXIME SCHUHL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1962.

I

CLÉANTHE
L'HYMNE À ZEUS

DE Zénon de Cittium, fondateur du Portique, il nous est resté — en tout et pour tout — environ 330 fragments, souvent très courts ; en général, ce sont plutôt de brèves formules concernant les diverses parties de sa doctrine, formules qu'avaient retenues des lecteurs de ses ouvrages ; et ceux-ci les ont citées en mentionnant ses points de vue pour les critiquer ou les défendre.

Il en a été de même pour Cléanthe, son successeur, sauf que le nombre des fragments qui nous sont parvenus de lui est bien moins élevé — plus de moitié moins, approximativement 150 ; mais que dans le nombre figure par contre un important poème d'une quarantaine de vers, dont nous donnons ici la traduction.

Cléanthe était originaire d'Assos en Troade, où il était né sans doute vers 312, et d'où il s'était rendu vers 280 à Athènes, où l'on dit qu'il arriva avec quatre drachmes pour toute fortune. Il avait pratiqué le métier de boxeur. C'était une personnalité très originale ; il se distinguait d'une part par son sens et son goût de l'effort, et d'autre part par une certaine religiosité philosophique.

A Athènes, il s'attacha à Zénon, dont il suivit l'enseignement pendant dix-neuf ans, jusqu'à la mort du maître, en 262. Trop pauvre pour acheter du papyrus, il inscrivait ses notes sur des tessons de poteries et sur des omoplastes de moutons. Il devait travailler pour vivre et pour payer les droits que Zénon exigeait de lui ; et les Athéniens étaient scandalisés de voir un homme libre employer ainsi une partie de son temps à des travaux de manœuvre : il passait en effet ses nuits à puiser de l'eau pour arroser les jardins, et à pétrir la farine chez des boulangers, afin de pouvoir étudier le jour. « Tandis qu'ils jouent aux dés, disait-il en parlant des riches, je travaille à creuser la terre dure et stérile. » A Antigone qui lui demandait pourquoi il puisait de l'eau, il répondit qu'il faisait bien plus, qu'il bêchait et qu'il arrosait aussi par amour de la philosophie*. Ravi d'entendre un Spartiate déclarer que le travail (la peine,

* Sur tous ces traits, v. ci-dessous, **DIOGÈNE LAERCE**, VII, 5, pp. 70-73.

ponos) était un bien, il lui déclara : « Tu es sorti d'un sang noble, mon fils. » Il manquait de facilité et ne s'en cachait pas : traité d'âne, il déclara qu'il n'en était pas moins le seul capable de porter le fardeau de la doctrine de Zénon. Ariston l'entendit un jour se faire des reproches à haute voix. « A qui en as-tu ? » lui demanda-t-il. — « A un vieillard qui a bien les cheveux blancs, répondit-il, mais qui n'a pas d'esprit. »

Il n'en fut pas moins choisi par Zénon pour lui succéder et resta trente ans à la tête de l'École, jusqu'en 232. Atteint d'une tumeur à la lèvre, il se laissa mourir de faim.

Esprit lourd et lent, mais laborieux, dévoué, fidèle, Cléanthe s'attacha à maintenir la doctrine de Zénon en l'explicitant. Certains historiens pensent que c'est lui qui précisa une formule fondamentale de son maître, qu'il énonça sous la forme suivante : Vivre conformément à la nature, homologoumenôs phusei, alors que Zénon aurait peut-être simplement prescrit de vivre homologoumenôs, d'une manière conséquente, harmonieuse, cohérente, réglée par le Logos. Pour détourner plus sûrement les esprits de l'idéal épicurien, il évoquait avec scandale un tableau où l'on verrait le plaisir assis sur un trône royal, entouré des vertus transformées en servantes, qui n'auraient d'autre tâche que de le servir comme leur maître — et l'on pense à des œuvres comme cette Calomnie que Botticelli peignit en s'inspirant de l'antique. On nous dit également qu'il ramena toutes les vertus à la force d'âme : la tension de l'énergie universelle se spécifie en maîtrise de soi, en tempérance, courage, etc.

Sur certains points particuliers, on lui prête une attitude plus originale et plus personnelle. On nous dit ainsi que, étudiant le célèbre argument *Dominateur**, il prit position contre l'immuabilité du passé, sans que nous sachions comment il justifiait son point de vue. Il soutenait le caractère corporel de l'âme, dont il voyait la preuve dans les phénomènes de rougeur et de pâleur provoqués par les émotions. Le manège de plusieurs groupes de fourmis qu'il avait observées un jour au pied d'un arbre l'avait convaincu qu'elles ne sont pas dépourvues de raison.

Les ambiguïtés de la théologie de Zénon ne le tourmentaient guère : « Il dit tantôt, écrit Cicéron, que Dieu est le monde lui-même, tantôt... que c'est l'esprit et l'âme de toute la nature ; tantôt encore il désigne Dieu comme le Feu suprême... Puis,

* Voir plus bas EPICTÈTE, Entretiens, II, 19 (p. 932-933), et CICÉRON, Traité du Destin, p. 469 et suiv. ; cf. P.-M. SCHUHL, le Dominateur et les Possibles, Paris, 1960.

comme pris de délire, tantôt il imagine une certaine forme et apparence des dieux, tantôt il attribue toute la divinité aux astres, tantôt il estime qu'il n'y a rien de plus divin que la Raison. » Et en effet, pour lui, si le monde était divin, Dieu était essentiellement le souffle actif qui le pénètre, feu vital et rationnel qui, au jour de la conflagration universelle, devait le réabsorber en soi. Bien qu'il accusât d'impiété l'astronome Aristarque de Samos, qui proposa l'hypothèse héliocentrique, il se distinguait encore de Zénon par la place particulièrement importante qu'il reconnaissait au soleil, où il voyait le foyer de cette divine chaleur, le héraut du mystère cosmique*, ce qui ne l'empêchait point de reconnaître la suprématie de Zeus et de son foudre, qui gouverne tout conformément à la loi, et qu'il assimilait au destin.

Epictète nous a cité — et Sénèque a excellemment traduit en latin — quatre beaux vers de Cléanthe, qui sont, comme l'hymne, une invocation à Zeus, et résumant la conception stoïcienne du destin :

Conduisez-moi, Zeus, et toi aussi, Destin,
A l'endroit que vous m'avez assigné.
Je vous suivrai sans retard. Car si je refusais,
Je serais un méchant et je n'en devrais pas moins vous suivre.

Sénèque a résumé cette conception en un vers admirable :

Agunt volentem fata, nolentem trahunt

Le destin conduit celui qui acquiesce et entraîne celui qui refuse.

On retrouve une idée similaire dans l'Hymne à Zeus; il a la structure habituelle de ce genre de compositions, qui invoquent d'abord le dieu par ses noms, font l'éloge de sa puissance et se terminent par une prière; mais la liturgie se transpose ici en philosophie. La partie médiane pose le problème du mal: Zeus tout-puissant règne sur le ciel, la terre et la mer, et néanmoins les méchants agissent contre sa volonté; mais, nous dit le poète, leur rébellion est vaine, car le monde n'en obéit pas moins aux lois de la divine raison; ils ne font que se rendre malheureux. Et la prière qu'exprime Cléanthe, c'est d'obtenir la délivrance du mal et de l'ignorance, la connaissance qui lui permettra de chanter l'ordre divin et la loi universelle. On trouve exprimée

* « Les dieux sont des schèmes mystiques; le soleil est le dadouque, l'univers est le mystère. » Arnim, Frag. 538, Epiphane.

ici l'intention, à la fois rationnelle et religieuse, qui est au cœur de sa pensée et domine toute sa personnalité.

Le texte nous a été transmis par Stobée, Eclog. Phys., I, l. 12, p. 25, 3, reproduit dans l'ouvrage de I. AB ARNIM, Stoicorum Veterum Fragmenta, I, 537. On consultera essentiellement l'excellente étude du P. A.-J. Festugière, la Révélation d'Hermès Trismégiste, II, le Dieu Cosmique, 1949, pp. 310-332. Signalons également les études de Wilamowitz, Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos, II, pp. 257 sqq. ; Keysner, Gottesvorstellung und Lebensauffassung im griechischen Hymnus, Stuttgart, 1932; M. Pohlenz, Die Stoa, 1948, p. 109; et G. Verbeke, Kleantes van Assos, Bruxelles, 1949.

HYMNE A ZEUS

O TOI qui es le plus glorieux des immortels, qui as des noms multiples, tout-puissant à jamais, Zeus, Principe et Maître de la Nature, qui gouvernes tout conformément à la loi¹,

Je te salue, car c'est un droit pour tous les mortels de s'adresser à toi,

Puisqu'ils sont nés de toi, ceux qui participent à cette image des choses qu'est le son²,

(5) Seuls parmi ceux qui vivent et se meuvent, mortels, sur cette terre.

Aussi je te chanterai et célébrerai ta puissance à jamais.

C'est à toi que tout cet univers, qui tourne autour de la terre,

Obéit où que tu le mènes, et de bon gré il se soumet à ta puissance,

Tant est redoutable l'auxiliaire que tu tiens en tes mains invincibles,

(10) Le foudre à double dard, fait de feu, vivant à jamais;

Sous son choc frémit la Nature entière.

C'est par lui que tu diriges avec rectitude la raison commune, qui pénètre toutes choses

Et qui se mêle aux lumières célestes, grandes et petites³...

C'est par lui que tu es devenu ce que tu es, Roi suprême de l'univers.

(15) Et aucune œuvre ne s'accomplit sans toi, ô Divinité, ni sur terre,

Ni dans la région éthérée de la voûte divine, ni sur mer,

Sauf ce qu'accomplissent les méchants dans leurs folies.

Mais toi, tu sais réduire ce qui est sans mesure,

Ordonner le désordre; en toi la discorde est concorde.

(20) Ainsi tu as ajusté en un tout harmonieux les biens et les maux

Pour que soit une la raison de toutes choses, qui demeure à jamais,

Cette raison que fuient et négligent ceux d'entre les mortels qui sont les méchants;

Malheureux, qui désirent toujours l'acquisition des biens
Et ne discernent pas la loi commune des dieux, ni ne l'entendent,

(25) Cette loi qui, s'ils la suivaient intelligemment, les ferait vivre d'une noble vie.

Mais eux, dans leur folie, s'élançant chacun vers un autre mal :

Les uns, c'est pour la gloire qu'ils ont un zèle querelleur,
Les autres se tournent vers le gain sans la moindre élégance,

Les autres, vers le relâchement et les voluptés corporelles;

(30) ...¹ ils se laissent porter d'un objet à l'autre
Et se donnent bien du mal pour atteindre des résultats opposés à leur but.

Mais toi, Zeus, de qui viennent tous les biens, dieu des noirs nuages et du foudre éclatant,

Sauve les hommes de la malfaisante ignorance,

Dissipe-la, ô Père, loin de notre âme; laisse-nous participer

(35) À cette sagesse sur laquelle tu te fondes pour gouverner toutes choses avec justice,

Afin qu'honorés par toi, nous puissions t'honorer en retour

En chantant continuellement tes œuvres, comme il sied
A des mortels; car il n'est point, pour des hommes ou des dieux,

De plus haut privilège que de chanter à jamais, comme il se doit, la loi universelle.

II

LES DOCTRINES

DIOGÈNE LAËRCE

VIES ET OPINIONS
DES PHILOSOPHES

LIVRE VII

L A tradition et la commodité recommandent de distinguer trois périodes dans ce grand mouvement qui, dans l'antiquité, s'étend sur un demi-millénaire : le stoïcisme ancien, celui des deux fondateurs, Zénon et Chrysippe, et de leurs élèves ; le moyen stoïcisme, du second et du premier siècles avant notre ère, où la doctrine originelle s'élargit, mais aussi se dégrade dans un éclectisme nourri d'éléments platoniciens et péripatéticiens, où elle prend conscience de son universalité, mais aussi compromet la rigueur du système primitif, au contact de la *virtus romana*, peu portée à la spéculation pure et en quête déjà d'une politique mondiale (Panétius de Rhodes et Posidonius d'Apamée, en Syrie) ; enfin le stoïcisme récent, c'est-à-dire de l'époque impériale, dont les principaux représentants littéraires sont Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle.

Or ce sont là les seuls auteurs stoïciens dont l'œuvre nous soit parvenue à peu près en entier. Il est vrai que l'esprit même de l'ancien stoïcisme revit dans les écrits d'Epictète, et c'est ce qui leur confère, aux yeux de l'historien, une valeur incomparable. Il n'en reste pas moins que, de l'ancien (comme d'ailleurs du moyen) stoïcisme, aucun écrit authentique n'a été conservé intégralement, à l'exception de l'Hymne de Cléanthe. D'une production surabondante, à laquelle le seul Chrysippe avait contribué par « plus de sept cent cinq traités » (voir plus loin, § 180), il ne subsiste que ce qu'il est convenu d'appeler des « fragments », c'est-à-dire des citations plus ou moins étendues, faites par des écrivains d'une époque bien postérieure, et qui sont, soit des éclectiques, comme Cicéron, soit des adversaires, comme Plutarque. — Cependant, à défaut de citations littérales plus nombreuses, l'antiquité nous a conservé, sur les origines du Portique, de précieux renseignements, d'ordre biographique et doctrinal. De tels renseignements, où se prépare déjà la science que nous appelons histoire de la philosophie, ont été recueillis dès l'école d'Aristote. Les savants d'Alexandrie ont systématisé et perfectionné ces recherches qui, dès lors, se transmettent, par des intermédiaires, jusqu'aux néoplatoniciens et aux pères de l'Eglise. Le détail de ces travaux érudits et la filiation exacte des diverses traditions ne nous sont pas toujours transpa-

rents. Mais nous possédons un ouvrage d'ensemble, d'époque tardive, qui utilise et juxtapose (plutôt qu'il ne les synthétise) un grand nombre de ces traditions et dont un livre entier est consacré aux Stoïciens.

De son auteur, nous ne savons à peu près rien, pas même, avec certitude, la forme exacte de son nom. On pense qu'il s'appelait Diogène et qu'il fut originaire de Laërte en Cilicie. Comme il conduit l'histoire du scepticisme jusqu'au premier successeur de Sextus Empiricus et que, d'autre part, il semble ignorer entièrement le néoplatonisme, on peut conclure que c'est au troisième siècle de notre ère qu'il a rédigé son ouvrage. Enfin, le titre même de celui-ci nous a été conservé sous des formules différentes, et il est douteux si l'énoncé consacré par la tradition remonte bien à l'auteur. Peu importe d'ailleurs ; les dix livres composant l'ouvrage donnent bien réellement les « *Vies et opinions des philosophes illustres et [un] traité abrégé des doctrines de chaque école* ».

Nous n'avons pas à développer ici le problème des « Sources de Diogène Laërce », auquel le jeune Nietzsche a consacré son premier travail philologique, auquel l'érudition allemande a fait faire des progrès importants, mais qui attend toujours sa solution définitive. On verra d'ailleurs que, sur de nombreux points, Diogène mentionne les auteurs qu'il utilise et compile ; l'un d'eux, en particulier, a une valeur de tout premier ordre ; c'est Dioclès de Magnésie, dont Diogène rapporte le résumé de la logique stoïcienne (§§ 49-82).

On a déjà dit que l'ouvrage de Diogène Laërce concentre les deux traditions qui, originairement, se sont constituées et développées à part l'une de l'autre : recherches biographiques sur les philosophes, puis sur la succession des chefs d'école, et recherches doxographiques sur l'histoire des problèmes et aussi sur les systèmes philosophiques. Le livre VII, tout entier consacré aux Stoïciens, devait retracer l'histoire de l'école jusqu'à Cornutus, banni sous Néron, et auteur d'un manuel de mythologie allégorique. De fait, l'exposé de Diogène s'interrompt brusquement au milieu du catalogue des traités de Chrysippe. Tel qu'il nous est parvenu, le livre VII contient la biographie des premiers Stoïciens et se conforme, en gros, à l'ordre de la succession des scolarches : Zénon, Cléanthe, Chrysippe. Entre les deux premiers directeurs de l'école, Diogène intercale les « hérétiques » ou, comme il le dit plus simplement, ceux dont l'avis a « différencié » (§§ 160, 167, fin) de la doctrine orthodoxe : Ariston, Hérillus, Denys. Enfin,

avant de passer à Chrysippe, Diogène consacre un chapitre à Sphérus, qui fut successivement élève de Zénon et de Cléantbe.

Ces parties proprement biographiques de l'exposé sont puisées à des sources de valeur différente. La recherche du bon mot, du trait, de l'anecdotique y est visible et il est malaisé de faire, à chaque fois, la part de l'embellissement ou de la médisance. Le lecteur moderne doit seulement se souvenir que, chez les Grecs, l'histoire de la philosophie opère constamment avec de telles anecdotes, parfois controuvées, mais toujours significatives : Thalès tombant dans un puits, Platon quêtant de Denys le tyran la fondation de la cité idéale, Plotin mourant dont le « démon » s'échappe sous forme d'un serpent. Il faut mettre en garde toutefois contre une interprétation anachronique, qui opposerait l'anecdote à la doctrine, l'élément humain et « personnel, éternellement irréfutable » au système dogmatique, depuis longtemps « réfuté » (ainsi Nietzsche, dans sa Philosophie au siècle tragique des Grecs). Les anciens en général et, plus particulièrement, les Stoïciens sont bien éloignés du culte moderne et romantique de la « personne ». On verra, à travers tout ce volume, que la vie morale doit s'insérer dans la vie de l'univers, qu'elle vise seulement à comprendre et à tenir le rang assigné à l'homme dans le système des réalités cosmiques, enfin que l'éthique stoïcienne est étroitement subordonnée à la physique. Aussi le bon usage de ces « anecdotes » consistera-t-il plutôt à rattacher celles-ci à la doctrine qu'elles illustrent et, dans bien des cas, permettent d'interpréter. Ainsi le récit de la mort de Zénon (§ 28-29) peut nous faire comprendre la portée que les Stoïciens accordent à la divination : le sage peut quitter volontairement la vie, dans un acte d'obéissance à la volonté divine clairement manifestée ; le dieu stoïcien n'a rien du Deus absconditus. Il aurait suffi à certains critiques modernes de réfléchir à ces quelques lignes de Diogène, pour éviter des remarques anachroniques et tendancieuses sur le suicide stoïcien.

Quant à la partie doctrinale, la plus étendue du livre, Diogène l'a insérée dans la Vie de Zénon, « parce qu'il est le fondateur de l'école » (§ 38), mais aussi, sans doute, parce que cette école, à travers toute son histoire, a gardé une continuité et une unité qui avaient vivement frappé les anciens. Aussi bien Diogène nous prévient-il qu'il exposera, non pas les théories spécifiquement zénoniennes, mais « les dogmes stoïciens en général » (ibid.), quitte à préciser sur de nombreux points les divergences des auteurs, mais qui se manifestent toujours à

LIVRE VI	1179
LIVRE VII	1190
LIVRE VIII.	1201
LIVRE IX	1212
LIVRE X.	1222
LIVRE XI	1232
LIVRE XII.	1241

NOTES :

Cléanthe : <i>Hymne à Zeus</i>	1251
Diogène Laërce : <i>Vies et opinions des philosophes</i> . . .	1251
Plutarque : <i>Des contradictions des Stoïciens</i>	1261
<i>Des notions communes contre les Stoïciens</i> . .	1264
Cicéron : <i>Premiers académiques</i>	1269
<i>Des fins des biens et des maux</i>	1275
<i>Les Tusculanes</i>	1278
<i>De la nature des Dieux</i>	1288
<i>Traité du Destin</i>	1292
<i>Traité des Devoirs</i>	1295
Sénèque : <i>De la constance du sage</i>	1305
<i>De la tranquillité de l'âme</i>	1313
<i>De la brièveté de la vie</i>	1316
<i>De la vie heureuse</i>	1319
<i>De la providence</i>	1328
<i>Lettres à Lucilius</i>	1331
Épictète : <i>Entretiens</i>	1339
<i>Manuel</i>	1355
Marc-Aurèle : <i>Pensées</i>	1370
 BIBLIOGRAPHIE	 1393

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

I. CLÉANTHE

L'HYMNE À ZEUS

II. LES DOCTRINES

DIOGÈNE LAËRCE

VIES ET OPINIONS DES PHILOSOPHES

PLUTARQUE

DES CONTRADICTIONS DES STOÏCIENS

DES NOTIONS COMMUNES CONTRE LES STOÏCIENS

CICÉRON

PREMIERS ACADÉMIQUES

DES FINS DES BIENS ET DES MAUX

LES TUSCULANES

DE LA NATURE DES DIEUX

TRAITÉ DU DESTIN

TRAITÉ DES DEVOIRS

III. LES DIRECTEURS DE

CONSCIENCE

SÉNÈQUE

DE LA CONSTANCE DU SAGE

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME

DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

DE LA VIE HEUREUSE

DE LA PROVIDENCE

LETTRES À LUCILIUS

ÉPICTÈTE

ENTRETIENS

MANUEL

MARC AURÈLE

PENSÉES

*Textes traduits par Émile Bréhier,
édités sous la direction de Pierre-Maxime Schuhl*

Préface par P.-M. Schuhl

Introduction à l'étude du stoïcisme par É. Bréhier

Notes par É. Bréhier, P.-M. Schuhl, P. Aubenque,

L. Bourgey, V. Goldschmidt, J. Pépin